

Nos champions



Les Éditions François Bourin deviennent Les Pérégrines

Les Pérégrines: un nom en hommage au roman éponyme de Jeanne Bourin, grand-mère et figure d'inspiration d'Aude Chevrillon, la directrice de la maison.

Notre ambition: vous proposer un voyage intellectuel en publiant des textes toujours pertinents, souvent impertinents, qui, par des voix fortes et hardies, des plumes belles et singulières, observent le monde par différentes fenêtres pour mieux les ouvrir (sans enfoncer de portes ouvertes), nous amènent à faire un pas de côté (sans tomber dans le fossé), nous poussent à mieux appréhender l'autre, l'étrangeté, la diversité, nous livrent des trajectoires inspirantes pour dessiner une société plus humaine.

Couverture: Élodie Campo
Mise en page: Julie Bloemhof
© Éditions Les Pérégrines, 2021
Tous droits réservés

Éditions Les Pérégrines
21, rue Trousseau 75011 Paris
www.editionslesperegrines.fr

Virginie Troussier

Nos champions

Corps et âmes



Éditions Les Pérégrines

De la même autrice

Au milieu de l'été, un invincible hiver, Paulsen, 2021

Ma vie est un sport de combat, Marabout, 2018 (avec Michaël Jeremiasz)

Bode Miller. L'art de la vitesse, Éditions Nevicata, 2018

Pendant que les champs brûlent, La Découvrance, 2017

Sylvia Plath, Nouvelles lectures, coll. « Duetto », 2016

Envole-toi Octobre, Éditions Myriapode, 2014

Folle d'absinthe, Éditions Myriapode, 2012

Tout ce qui est beau est aussi difficile que rare.
Spinoza, *Éthique*

Prendre le pouls

Rien ne me fascine plus, ne me projette réellement hors de moi, que le geste du sportif de haut niveau. Quelque chose éclate, tant il y a d'énergie et de beauté mêlées. Une fulguration d'une puissance à vous flanquer par terre, qui n'a nul précédent et ne se répétera jamais plus. Que se passe-t-il dans ces corps en mouvement? Quelle est la part d'inconnu qui surgit et les soulève? Que m'apportent ces athlètes à travers l'élasticité de leurs prouesses physiques, la fabrique de records aux limites de l'humain? Ces enjeux m'ont toujours passionnée. J'ai souhaité les explorer avec ceux qui les incarnent. J'ai rencontré quinze grands champions qui ont marqué leurs sports. C'est rarement devant la caméra que les athlètes diront de manière extrêmement personnelle ce qui soutient leur acte. Je voulais avant tout aborder l'intime, visiter leurs boîtes crâniennes pour saisir, au plus près et au-delà de l'admiration, ce que pense un sportif cinq minutes avant le départ d'une course qu'il a préparée durant quatre ans, mais aussi ce qu'il ressent dans l'instant de la compétition, ce qui l'a toujours animé, ce qu'il cherche et comment il le vit. Tous,

d'une langue puissante et claire, ont accepté de parler, de refaire une trajectoire, quand déjà, ce que racontent leurs corps dépliés en sursauts sur leur fauteuil – la courbure d'un dos, la position des jambes, des phalanges musclées – est une histoire de respiration. Ils refont le geste, face à moi. Cela vient comme ça, comme une rime. Le geste est une façon de parler, de me montrer, de me faire comprendre. C'est leur grammaire organique. Un geste-mot. Un lyrisme charnel du corps en acte. Ils mélangent très rapidement la première et la deuxième personne du singulier, ils disent «tu» pour dire «je», c'est systématique, ils m'ont invitée à prendre leur place avec générosité. Tous m'ont raconté combien le sport les rend à leurs forces, à leurs foudres, à leurs failles, et les emporte bien au-dessus d'eux. Tous m'ont dit qu'ils ont aimé, ou aiment encore, cette vie où le but est clair, la détermination solide, le désir entier, sans mélange. Pour beaucoup, cette intensité ne sera plus jamais retrouvée. Des années entières à affiner une position, la ligne des épaules, la fluidité des mouvements. Seule la passion permet cette endurance. Le recul à l'infini des techniques corporelles, la nécessité d'obtenir toujours de meilleurs résultats, est le point d'impossible que rencontrent les sportifs de haut niveau. Leur parcours est scandé d'une multitude d'embûches, mais qui apparaissent comme des courts-circuits acceptés sur le chemin qui les mène au bonheur tant convoité. En discutant avec eux, j'ai retrouvé l'exigence de vérité, l'acuité de l'esprit et la force du sentiment sur lesquels repose leur discipline. Les sportifs qui nous parlent ici nous confient tout ce qu'éprouve un artiste plongé dans les affres de la création, ne sculptant de la beauté que sur de l'éphémère. Leur discours n'en est que plus captivant, car il porte à son plus haut degré d'incandescence la forme entière de l'humaine condition.

Durant nos causeries, les athlètes se sont replongés dans des souvenirs d'une manière si forte qu'ils les ont revécus entièrement. La lucidité et l'inspiration, l'humour et la gravité se sont côtoyés sans heurt. C'était à chaque fois très émouvant, et je suis ressortie de ces moments empreinte d'une grande mélancolie, avec la sensation de m'extraire d'un monde qui m'avait happée. Les sportifs de haut niveau font des choses que des personnes plus classiques ne peuvent réaliser physiquement. De même, leur mental opère différemment. Grâce à des années d'entraînement et de pratique, ils ont acquis des compétences psychologiques qui sont d'un autre monde – mais comme elles sont dans leurs têtes, nous ne voyons habituellement pas les processus. Nous n'en voyons que le résultat. Nous percevons l'échange de quelques mots simples avec l'entraîneur avant le sprint final des Jeux olympiques, sans imaginer les étapes nécessaires pour atteindre l'objectif. J'ai eu des conversations d'une grande richesse pour l'écriture de ce livre. Elles dévoilent le sport de l'intérieur, des réflexions sur le corps, l'esprit, le succès, l'échec, la vie privée et publique, l'après. Sa beauté, ses croyances, ses mots, ses rêves, ses règles. Ces entretiens ont été dictés par le souci de permettre aux intervenants de s'exprimer avec la plus grande disponibilité. Ils ont duré de longues heures. Le sportif plongé dans l'action vit peut-être au creux de lui-même, mais il s'appuie surtout sur son intuition. Ce n'est qu'après avoir pris ses distances avec l'acte qu'il peut faire coïncider sa maturité d'athlète avec sa maturité d'être humain. Alors son art et sa réflexion acquièrent toute leur profondeur. Derrière les figures et les gestes, j'ai saisi un souffle sans nom, touché un lieu enfoui, où l'on épouse un mouvement qui échappe à l'ordre établi. C'est vers cela que je veux m'acheminer. J'aimerais faire ressentir ce monde, sa musique, son océan de sensations. Le sport nous

Nos champions

emmène vers une autre expérience, celle de l'exaltation du vécu et d'une quête organique de liberté. Ces champions sont bien plus que des sportifs.

Portraits

Antoine Albeau

Peu médiatisée car confidentielle, ou confidentielle car peu médiatisée, la planche à voile intéresse peu de gens. Antoine Albeau détient pourtant le plus beau palmarès de tous les sportifs français: 25 titres de champion du monde. Shooté à la performance depuis tout jeune, il continue sa lancée à 48 ans, comme s'il avait plusieurs âges à la fois, comme si le temps n'était pas linéaire. 1,85 m, presque 100 kilos, bloc de confiance obstiné, mais anxieux sur les lignes de départs, il n'a pourtant plus grand-chose à prouver. Il étonne encore en pulvérisant des records. Sous ses apparences paisibles, il cache un pugnace assez barré qui carbure à l'adrénaline. Quand je le rencontre chez lui, à l'île de Ré, il se livre sans fard. Il fait partie de ces sportifs heureux dans leurs domaines, heureux en mer, tout le temps, sans restriction aucune. Lorsqu'il part sur l'eau, et qu'il s'élance à près de 100 km/h par des vents de force 10, on se dit que ce type vient d'un autre monde. Et quand il frôle le nôtre, c'est comme s'il était empreint d'une étanchéité définitive.

Léonore Baulac

Léonore Baulac est danseuse étoile du ballet de l'Opéra national de Paris. Elle a été nommée en 2016, à l'issue d'une représentation du ballet *Le Lac des cygnes* de Rudolf Noureev, à l'Opéra Bastille. L'air mutin, les pommettes hautes, sa parole est ample et déploie aisément tout ce qui met en mouvement l'existence, sa force et sa dynamique, ce qui lui donne une impulsion. Elle explique les sauts effectués au-dessus du vide, les bonds qui ont changé sa vie. Son corps ne laisse rien transparaître qu'on puisse assimiler à de la peine ou du travail. Membres élancés, vertèbres bien alignées et menton relevé, on ne voit que la trace de ses gestes, leurs ombres et leurs éclats. Une comète, une étoile. Elle diffuse une lumière douce, on l'imagine se hisser sur ses pointes pour basculer dans l'abandon. Elle dit ne danser que pour les extases.

Vincent Clerc

Ce qui frappe chez Vincent Clerc, c'est la douceur de son visage, plus mannequin que rugbyman : pas de marques, pas une cicatrice, un nez qu'aucun coup n'aurait même effleuré. Sa carrière forme une société d'admirateurs pour qui son nom tient lieu de talisman. En près de quatorze ans au plus haut niveau, Clerc détient, entre autres titres, trois Coupes d'Europe, trois victoires dans le Tournoi des Six Nations, dont deux éditions en Grand Chelem. Il est le meilleur marqueur de l'histoire du championnat de France. Son palmarès semble dissimulé sous une certaine pudeur. Son mental incassable lui a forgé un corps résistant aux lois du rugby – corps qui tombent, corps qui s'agrègent et se repoussent, corps conducteurs, de l'électricité dans l'air. La vocation pour son sport a pris très rapidement une tournure concrète, il en parle

avec rigueur, entre confiance et distance. L'échange est foisonnant, il sprinte même dans ses réponses. Quand il parle des chants des stades qui atteignent ses oreilles, ce qu'il dit prend aux tripes, il donnerait envie d'y aller. Aujourd'hui, pas de regrets, pas de manques, mais l'intensité, on la sent palpiter, juste sous la surface. Elle n'éclate pas, mais le remplit.

Justine Dupont

Justine Dupont vit à Nazaré, village de pêcheurs au Portugal, mondialement connu chez les surfeurs de « gros ». Un échange de textos le 3 janvier : « Demain sera une belle journée pour le surf. On peut se voir à la tombée de la nuit. » Je passe l'après-midi sur le spot, je l'observe, hypnotisée. Quelque chose de magnétique émane d'elle, sur sa planche rose fluo, au milieu de ces vagues immenses, dont la vibration résonne encore. Ici, la nature domine. On se retrouve dans une épicerie perchée sur la colline, elle arrive, cheveux à peine séchés, doudoune estampillée Red Bull, sourire vivace. Entre lucidité concrète et vertiges sensoriels, elle m'impressionne par la beauté de son sport et son approche mêlant plaisir, aventure, danger. Justine n'est pas du genre à se laisser imposer un cadre. Elle quitte les chemins tracés de la compétition classique pour s'engager vers ses propres défis. Elle s'impose en 2019 comme une référence dans le monde des grosses vagues, celles qui mesurent plus de 20 mètres. Cette fraîcheur et cette façon qu'elle a de s'embarquer au bout de cinq minutes ne s'opposent en rien à l'exigence et la rigueur qu'elle s'impose au travail. Seule la finesse de ses mains, qui recoiffent son chignon, me rappelle la fragilité de son corps face aux déferlantes qu'elle rencontre.

François Gabart

Un matin d'hiver, sous des trombes d'eau, je descends la route qui mène à Port-la-Forêt. Je pense à François Gabart qui, dans son autobiographie, cite Kersauson : « En Bretagne, il ne pleut que sur les cons. » Surnommé la Vallée des Fous, Port-la-Forêt est un important centre d'entraînement pour la course au large. C'est dans cette zone que s'élaborent les rêves et les techniques des grands marins. Pour larguer les amarres, il faut surtout avoir les pieds sur terre. J'ai rendez-vous chez Mer Concept, l'écurie de Gabart. Ce skipper a tout gagné : Vendée Globe, Route du Rhum, Transat Jacques Vabre et Transat anglaise, mais il a surtout frappé les esprits en établissant le record du monde en solitaire en 42 jours sur son trimaran de la classe Ultime, géant des mers de 30 mètres de long. Gabart aime préciser les mots, chercher à poser une définition. Nous philosophons ensemble sur l'expérience organique de la liberté, sur le pourquoi de la vitesse. Sous sa chevelure blonde, c'est la tempête tous les jours. Les hypothèses foisonnent dans son cortex d'ingénieur, à la fois insaisissables et si proches. En 2020, épuisé physiquement et psychologiquement, il décide de ne pas courir les prochaines courses. Il ne songe pas à ralentir, mais plutôt à donner du sens à son rythme.

Bernard Hinault

Derrière la légende Bernard Hinault, il y a un discours constitué et des opinions tranchées ; des avis sans tabou ni trompette. Depuis ses cinq victoires du Tour de France (1978, 1979, 1981 et 1985), son regard a pris des accents circonflexes, il a toujours manipulé sa gloire avec précaution. À l'admiration, il a toujours préféré l'action. L'apprentissage, l'odeur du bitume et les coups d'éclat. Il s'est toujours interdit

les plaintes, la fatigue, il réfute la lassitude. Ce qui le motive, c'est la gagne, l'exécution minutieuse de sa carrière, la fierté d'une mission accomplie. Il m'accueille chaleureusement chez lui, en Bretagne, dans son ancienne ferme près de Dinan. Pour lui, le cyclisme ce n'était pas parcourir l'espace, mais le fendre. Ce n'était pas respirer doublement mais plutôt manger le vent. Sa VO_2 max (le volume maximal d'oxygène qu'il consomme lors d'un effort) est sa force, tout comme ses fémurs plus longs que la normale. Une hargne physique dans un corps aérien.

Muriel Hurtis

Le cliché «jambes fuselées interminables» est tout de suite vérifié. Quand je la vois entrer dans le café parisien, tranquille et badine, je reconnais immédiatement celle qui a martelé la piste par sa foulée à la fois brutale et ailée, celle qui a fait hurler dans les micros, celle qui a aimé la poudre du revolver et s'est arrachée comme une bombe. Je me souviens de son visage impassible filmé sur la ligne de départ. Des yeux aux antipodes de sa placidité habituelle. Tension, excitation, concentration. À quoi pensait-elle dans ces moments-là ? Sa volonté de fer se lit toujours dans son allure. Souvent en duel face à l'Américaine Marion Jones, elle est surtout connue pour ses titres de championne du monde de relais 4 × 100 mètres. Elle détient le record de France du 4 × 100 mètres avec les reines du sprint français Christine Arron, Patricia Girard, Sylviane Félix. Entraînée notamment par le redoutable Jacques Piasenta, qui a forgé Marie-José Percé, elle m'avouera sans ambages qu'elle n'a rien connu de plus intense dans sa vie.

Arnaud Jerald

Initié à l'apnée très jeune par son père, Arnaud Jerald fait sa toute première plongée le long d'un filin à l'âge de 16 ans. À -30 mètres, il ouvre les yeux sur un bleu profond à l'effet miroir. Il voit en lui-même, la plongée le révèle. Là-haut, son être semble trop étroit pour contenir ce qui tourbillonne à l'intérieur. Dans l'eau, tout se déploie et s'épure à la fois : une quintessence. Le mot reviendra plusieurs fois dans notre échange. En revenant à la surface, il se dit : « Ce sera ça, ma vie. » Extrêmement déterminé, il remporte quelques années plus tard des médailles en championnats du monde. En 2020, à 24 ans, il obtient entre deux confinements le record du monde en poids constant bi-palmes en plongeant à -112 mètres. Un exploit dans cette discipline où l'on dit que les titres viennent avec l'expérience. Ni Dieu ni maître, sinon lui-même, il va à rebours des fantasmes qui collent aux apnéistes. Il est technique plus que mystique. Son hypersensibilité au monde est son atout. Les sensations s'accroissent au moment où les pensées se précisent. Secondes infimes mais infinies.

Michaël Jeremiasz

À 19 ans, Michaël Jeremiasz perd l'usage de ses jambes à la suite d'une mauvaise chute en ski. Guerrier, il se réinvente. Il devient champion de tennis en fauteuil roulant. Son corps est désormais sa puissance : un instrument. Il a été numéro 1 mondial en 2005, a remporté quatre médailles lors de Jeux paralympiques, dont une en or en double, ainsi que sept titres du Grand Chelem en double. Galvanisé par le partage avec les autres, il fut porte-drapeau aux Jeux paralympiques de Rio. « Ces mecs sont des héros », avait lancé Djokovic à propos de Michaël et ses coéquipiers, après avoir échangé quelques

balles avec eux. Avec sa fibre de démonteur d'évidences, Jeremiasz veut banaliser la différence. Aujourd'hui, il discourt beaucoup auprès des citoyens, des élus, mais montre surtout l'exemple. Désormais installé à Londres, il rêve d'un appel d'air général qui viendrait bousculer la société, les regards, la politique, bien trop engourdis à ses yeux.

Bixente Lizarazu

J'ai rendez-vous avec Bixente Lizarazu dans un restaurant parisien un samedi soir. Le lendemain, il sera sur TF1 dans *Téléfoot*. Dans le métro, je me dis que son nom a certainement fait briller la pupille de toutes les personnes présentes dans la rame. Voilà sa force. Son patronyme a quelque chose de magique, c'est une garantie d'émotions. Il fait partie de notre mémoire collective. Champion du monde de football en 1998, champion d'Europe en 2000, et reconverti comme consultant sportif. Il est surtout un drogué de sport. Accro. Il parle de bigorexie. On goûte sa combativité restée intacte, un désir jamais assouvi de sensations. Ce sportif est l'expression fastueuse de l'élan vital. Il excède l'art de faire des passes. Lizarazu présente une accessibilité qui donne envie de parler de tout. Aimé Jacquet, l'ancien entraîneur de l'équipe de France, écrit dans *Ma vie pour une étoile* : « Il parle peu, mais il parle d'or. Il faut bien écouter tout ce qu'il dit. Sans états d'âme inutiles, ce qui n'exclut nullement la sensibilité, ce tempérament fier restera pour moi le parfait symbole de la performance au plus haut niveau. »

Aurélie Muller

Notre entretien a lieu un matin d'été à Nice, sur le toit d'un hôtel de la promenade des Anglais. Des pins parasols en

majesté, un ciel bleu roi, la mer infinie pour horizon. Aurélie Muller – visage nu comme frotté au savon, des yeux comme deux calots noirs abyssaux qui me fixent – me raconte sa carrière, ses performances et l'une de ses plus grandes blessures : sa disqualification injustifiée aux Jeux olympiques de Rio en 2016, qui a marqué le public. Elle rythme ses questions à la manière du ressac dans un océan de mots, silences, hésitations ciselées. Loquace mais énigmatique, à l'écoute et dans sa bulle. Elle pratique l'eau libre. L'eau libre, et non eau vive, c'est nager longtemps dans l'eau des fleuves, de la mer, contre le courant, les vagues, le froid, tenir des distances à rallonge, comme lors de sa performance remarquée : 57 kilomètres en 9 heures au marathon aquatique Santa Fe-Coronda. Auparavant entraînée par Philippe Lucas, aujourd'hui par Fabrice Pellerin, elle nage 16 kilomètres par jour. Elle adore ça. Elle accomplit ses longueurs avec naturel. L'eau la porte.

Sarah Ourahmoune

Quoi de plus plaisant que de voir une sportive s'imposer avec classe dans un milieu qui fut longtemps 100 % testostéroné ? Encore aujourd'hui, elle ne pourrait pas mieux faire pour l'amour de la boxe et pour les femmes. Elle inspire quelque chose de séduisant, un alliage de légèreté et de résistance. On la revoit dans ses combats, le maillot qui laisse entrevoir ses bras dessinés. Le corps en mouvement, les mains frappent, le buste se balance, et les pieds dansent. De toutes les boxeuses françaises, elle est la plus médaillée : vice-championne olympique aux Jeux de Rio 2016, championne du monde en 2008, triple championne d'Europe et dix fois championne de France. Elle répond à mes questions en marchant sur son tapis de course. Temps rentabilisé. Toujours dynamique,

performante, elle combine l'élan survitaminé du sport et la quiétude de la mère de famille. Elle fait partie de ces femmes qui assurent dans le défi comme dans le conseil, multitâches, à l'aise dans leur temps.

Isabelle Severino

Isabelle Severino est une gymnaste, elle a embrassé la vie avec ampleur. À 14 ans elle devient championne d'Europe aux barres asymétriques, puis à 16 ans la première française médaillée mondiale sur le même agrès. Après quatre ans de pause, elle annonce son retour au haut niveau en gymnastique artistique à 23 ans, un âge où la plupart des gymnastes féminines ont arrêté leur carrière. À 24 ans, elle se qualifie pour les Jeux olympiques d'Athènes, où son équipe termine 6^e. À 25 ans, elle devient championne d'Europe au sol. Chez elle, elle me détaille la symbolique de sa discipline, ravie de passer son outil de travail au tamis psychologique. Elle explique sans langue de bois comment elle s'est confrontée à ce physique qui lui apporte performances et séduction, mais aussi échecs et douleurs. La jeunesse d'un corps façonné par la régularité, la discipline, les blessures, les milliers d'heures à répéter le même geste. Severino, elle, semble toujours s'élever. Même en rendez-vous, elle tourne sur elle-même, passe d'une figure à une autre, si vite que cela semble facile, évident comme les vrais exploits, avec un sourire à pleines dents. Elle s'accommode du corps et de la vie en mutation, de leurs formes et de leurs désordres.

Adrien Théaux

Adrien Théaux est un skieur alpin, spécialiste des épreuves de vitesse. Il dévale des pentes inclinées à 85 % à plus de

130 km/h, sans autre protection que ses quadriceps cuirassés. Lancé en pleine vitesse, il a expérimenté la plénitude de la maîtrise corporelle, intégré la puissance de l'instant présent. Qu'on ne l'imagine pas casse-cou, il n'y a certainement pas plus consciencieux que lui. La rigueur, la précision, l'intransigeance, c'est surtout cela son métier. Nous nous rencontrons en plein hiver. Adrien est blessé au genou. Il est à Paris pour commenter une descente avec les journalistes d'Eurosport, je l'attends dans un bistrot à côté du studio. Le bruit des béquilles m'annonce son arrivée. L'approche est chaleureuse, l'attention ultra-humaine, le questionnement existentiel. Il remplace les points d'exclamation par des points d'interrogation, renverse les dogmes pour aller plus loin dans l'échange, qui durera de longues heures. Quand il expose ses idées, passe dans ses yeux concentrés une brume de doute. Il a vécu le meilleur comme le pire dans son sport. Des podiums sur les pistes les plus prestigieuses du circuit, la perte de son ami David Poisson, mort à l'entraînement. Il est dans l'observation et paraît davantage mû par un désir d'accomplissement que de succès immédiat.

Xavier Thévenard

Spécialiste de l'ultra-trail, Xavier Thévenard a notamment remporté l'Ultra-Trail du Mont-Blanc (UTMB) en 2013, 2015 et 2018 (course de 171 kilomètres, 10 000 mètres de dénivelé positif). Il vit dans le Haut-Doubs, très belle région verte emplies de sapins, où l'on scrute le soleil qui dentèle les cimes, où l'on voudrait s'échapper et se perdre. Des bâtons de trail trônent devant sa porte, on imagine qu'il n'est pas souvent chez lui. Et il nous le confirme, toujours dehors, tous les jours ailleurs, pas d'entraînement en salle de musculation,

le corps s'adapte avant tout aux saisons et au terrain. Il vit de besoins simples: une paire de baskets, l'effort, la nature. Il a développé des vertus physiques et une conscience de la nature comme personne. Sa constitution lui permet d'avaler des dénivelés ahurissants, de déceler les aspérités des sentiers, de courir durant trente heures d'affilée, les pieds parfois couverts d'ampoules. C'est un homme simple, il parle franchement, met de la gouaille dans ses intonations et son vocabulaire. Ultra-intègre. On l'aborde un peu comme un extraterrestre, pourtant il vit plus que tout autre au rythme cardiaque.

1

Vivre d'horizons jamais atteints

Des instants qui valent des mondes

D'où vient la première motivation ? La flamme ? Par où s'est-elle insinuée ? Comment se saisit-elle de nous ? Pour atteindre le sommet, il faut être impitoyablement, exceptionnellement motivé. Est-ce quelque chose d'inné ? L'humain n'est pas, il est à être. Son identité est toujours floue, instable, changeante. On ne naît pas sportif, on le devient. Il n'y a parfois pas d'origine précise à un parcours. Au creux de chaque aventure naît une certaine évidence, peut-être d'abord de manière informe, mais il semble qu'elle a toujours été là, comme un hameçon. On trouve dans ces prémices un effet de conjonction, une disposition où les cases se rassemblent et se conjuguent, travaillent dans l'ombre, creusent leurs galeries dans le silence jusqu'au moment où plus rien ne peut freiner cette dynamique mystérieuse. Le moindre grain de sable aurait pu modifier le cours des événements, ça ne tient à rien, à presque rien, mais pourtant ça tient. Une phrase, une rencontre, et une existence devient destin. En une ou deux

circonstances, la vie nous met gracieusement sur la voie. On est pris par cette folie, on apprend d'elle. Rien ne nous parle plus intimement que cette langue nouvelle.

Mon père a commencé dans les années soixante-dix à faire de la planche, puis il a monté un club de voile à l'île de Ré. Je suis né à cette époque, les planches pour enfants n'existaient pas encore. Mon père a eu l'idée de couper une voile pour adulte pour m'en confectionner une. Entre deux châteaux de sable, j'allais tenter de maîtriser cette voile. Chaque été, j'étais toujours sur la plage. À l'époque, c'étaient les grandes saisons car il y avait trois mois de vacances, on était beaucoup à la mer. (Antoine Albeau)

Gamin, je touchais à tout, foot, tennis, pelote basque, sport d'été, plongée sous-marine, surf, voile, les sports d'école : hand, athlétisme, j'ai touché à cela avec autant de plaisir. (Bixente Lizarazu)

J'ai été à l'eau très vite. Mon père m'a emmenée aux bébés nageurs, mes parents ont vu que je me sentais bien. J'ai toujours fait de la natation, aucun autre sport. Ça s'est fait naturellement. J'étais bien dans l'eau donc mes parents, qui n'étaient pas sportifs de leur côté, m'ont inscrite dans un club. (Aurélie Muller)

Toute jeune, le sport ne m'intéressait pas. Je n'avais pas d'admiration pour les sportifs. Au collège, j'ai été repérée par un professeur de sport qui a vu chez moi des aptitudes pour la pratique de l'athlétisme. Il m'a tout de suite sollicitée pour que je m'entraîne avec l'UNSS. En sixième, j'ai refusé. En cinquième, il a renouvelé sa proposition, j'ai encore refusé. En quatrième, il est revenu à la charge, et alors j'ai accepté parce qu'une copine

que les choses étaient possibles, que par le travail je pouvais tout réussir. (Sarah Ourahmoune)

Les Jeux olympiques me remplissaient d'émotion. Un copain avait une affiche de Kitzbühel chez lui, ça me faisait rêver, je trouvais la course magnifique et je me disais: j'irai sûrement un jour, mais en tant que spectateur. Et puis j'ai eu la chance de la faire. Ma première descente de Kitzbühel, c'était quelque chose! Le ski, c'est une passion depuis toujours. Devenir champion de ski, un rêve absolu. Quand on était jeunes, on regardait le ski. On avait nos idoles. (Adrien Théaux)

Il n'y a aucun champion qui peut dire: je vais être le champion de demain, car on sait que les places sont chères. On a de l'admiration pour un champion ou plusieurs champions, et on a envie de faire la même chose. Et entre l'envie et la réalisation, l'écart est parfois très large, mais le désir est toujours très fort. Mes idoles étaient Anquetil et Merckx. Deux coureurs qui gagnaient des courses, qui avaient deux manières de courir différentes. (Bernard Hinault)

La volonté personnelle

Mais rien n'arrive tant que l'on n'a pas la volonté d'y croire. L'inconnu ou la difficulté sont des verrous qu'il convient de faire sauter du premier coup. Vouloir, c'est d'abord se persuader soi-même que l'on fait le bon choix. Le reste suit. La volonté est l'indispensable carburant qui fait vibrer le cœur des champions et qui alimente le moteur. Si la passion est présente, la volonté n'est absolument pas un problème. Elle découle naturellement de la passion. L'entourage joue aussi